

À ce moment, la pluie avait cessé et, comme il arrive souvent après de violents orages, la lune se montra entre deux gros nuages.

Chéri-Bibi crut entendre, dans le silence de toutes choses, le craquement d'une marche d'escalier.

Il pensa que Petit-Bon-Dieu, fatigué d'attendre, se décidait à aller voir ce qui se passait au premier et il retint son souffle.

Il ne s'était pas trompé. Le bruit se renouvela et, bientôt après, on tournait la clenche de la porte, et, tout doucement, la porte s'ouvrit.

Les rayons de la lune vinrent éclairer en plein la stupéfaction de Petit-Bon-Dieu qui s'attendait à trouver les deux compères en train de travailler à l'ouverture du secrétaire. Or, son premier regard ne rencontrait personne.

Peut-être son second regard eût-il découvert Chéri-Bibi et son lieutenant, contre le mur, mais on ne lui laissa point le temps de ce second regard-là.

Telle la bête à l'abattoir qui reçoit le coup de maillet qu'elle n'attendait pas et qui s'abat sans un soupir, tel Petit-Bon-Dieu s'étala sans dire ouf ! entre les bras de la Ficelle qui le déposa avec de grandes précautions, sur le plancher, en le tirant un peu en retrait de la porte pour que son cadavre ne gênât point les autres curieux qui, sans doute, ne manqueraient point de venir.

La pince-monseigneur de Chéri-Bibi, après avoir défoncé tout à l'heure assez maladroitement le meuble d'acajou, avait ouvert fort proprement le front de Petit-Bon-Dieu.

En somme, Chéri-Bibi se remettait assez promptement à la besogne et se « refaisait la main », de telle sorte qu'il pouvait, sans trop de présomption, ne point désespérer du reste de l'ouvrage.

Cinq bonnes minutes se passèrent, et, par la petite trappe, restée ouverte, on entendit un bruit de semelles remuées, quelques chuchotements et, tout d'un coup, le retentissement dans l'escalier d'un pas qui ne se dissimulait point.

La porte avait été légèrement repoussée par les soins de la Ficelle.

Le pas s'arrêta à mi-étage, et, après quelques secondes d'hésitation, la voix rauque de Gueule-de-Bois se fit entendre.

Elle demandait tout haut :

« Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a, Petit-Bon-Dieu ? »

Petit-Bon-Dieu ne pouvait pas répondre, et pour cause.

« Tonnerre ! glapit Gueule-de-Bois, je parie qu'ils ont décanillé ! »

Et il hurla :

« Petit-Bon-Dieu !... Petit-Bon-Dieu !... »

En arrivant à la porte, il eut le tort d'avancer le bout de son nez pour voir « de quoi il retournait ».

La terrible pince-monseigneur s'abattit comme le marteau sur l'enclume; seulement l'enclume ne résista pas.

« Et de deux ! » compta philosophiquement la Ficelle en rangeant le second cadavre à côté du premier.

Le malheur est qu'une aussi belle opération ne pouvait se continuer avec une aussi magnifique ordonnance. Gueule-de-Bois avait fait, en tombant, beaucoup d'éclat. Et les autres, les trois autres étaient accourus en se bousculant au bas de l'escalier.

Chéri-Bibi et la Ficelle distinguèrent parfaitement les voix de Boule-de-Gomme, de Va-Nu-Pieds et du Rouquin. Ils « jaspinaient » tous ensemble. Quant au Kanak, il n'en était pas question. On ne l'avait pas vu; on ne l'entendait pas.

« Ah ! les cochons ! ils les ont butés ! ils les ont butés ! criaient ceux d'en bas.

– Vous allez fermer vos plombs ! grondait le Rouquin à ses camarades, on ne s'entend seulement pas ! S'ils ne sont pas menons (mignons) là-haut, on saura bien leur faire passer le goût du pain !

– Laissez-moi parler, je vous en prie », suppliait Boule-de-Gomme, le financier.

Va-Nu-Pieds criait :

« La Ficelle, soyez raisonnable, là-haut ! Voyons, la Ficelle, on ne veut pas vous faire de mal ! »

En une autre occasion, les trois bandits se fussent rués au combat et seraient « entrés dedans » sans demander la permission, mais ils semblaient avoir reçu une consigne qui les embarrassait, cependant que le sort qui avait été réservé à leurs deux camarades n'était point fait pour les tranquilliser. On avait dû leur dire :

« Surtout, pas de bruit pour le voisinage, pas de rigolos ! »

Il ne s'agissait pas pour eux de tuer les otages, naturellement, mais de les annihiler, de les réduire à merci, et ils étaient venus cinq contre deux, sans parler du Kanak et de la Comtesse, et encore la Ficelle, à leurs yeux, ne comptait-il pas ! L'affaire devait être facilement bouclée. Aussi ils étaient stupéfaits, désespérés, devant le fait brutal qui venait de se passer et les privait de deux des meilleurs d'entre eux.

À tout hasard, devant le silence obstiné des autres, ils sortirent leurs couteaux. S'ils avaient pu aborder l'obstacle de front, ils auraient eu beau jeu, mais avec cet étroit escalier de bois qui ne laissait passer qu'une seule personne à la fois, ils risquaient tous d'être saignés à tour de rôle, comme des lapins.

Voilà pourquoi Va-Nu-Pieds retenait le bouillant Rouquin et aussi pourquoi Boule-de-Gomme essayait de faire taire ses deux acolytes à seule fin d'entrer en pourparlers avec l'ennemi.

« La Ficelle, dis bien à M. le marquis qu'on ne veut pas lui faire de mal ! Il est notre prisonnier. Il ne peut pas nous échapper, quoi qu'il fasse. Eh bien, c'est pas la peine de se faire du bobo. Il n'y a qu'à s'entendre !... »

Pendant ce temps, Chéri-Bibi réfléchissait qu'il n'avait plus en face de lui que trois hommes, dont deux terribles, le Rouquin et Va-Nu-Pieds, doués d'une force peu ordinaire. Il commençait cependant à penser que la partie devenait égale, à moins que le Kanak ne lui eût encore, pour finir, préparé quelque tour de sa façon, qu'il ne pouvait soupçonner. Il se décida vite. Il dit à la Ficelle :

« Je te donne Boule-de-Gomme, débrouille-toi !

– Je ferai mon possible, monsieur le marquis », répondit le jeune homme, en frissonnant, car il n'aimait point la bataille et il n'était brave que lorsqu'il le fallait absolument, et son rôle le plus souvent avait consisté à faire le guet, lors des fameuses aventures d'autrefois.

« Écoute bien ! Je vais me jeter sur eux ! On roulera. Tu seras debout, t'auras l'avantage. Mais ne perds pas de temps ! »

En bas, les voix reprenaient.

« Monsieur le marquis, continuait à expliquer Boule-de-Gomme, rendez-vous ! sinon, nous serons dans la nécessité de pénétrer chez vous à la fois par la porte et par la fenêtre ; vous serez pris entre deux feux et nous pourrions être poussés, si vous résistez encore, à

quelque extrémité !

– Merci de l'avertissement ! » ricana Chéri-Bibi.

Et aussitôt il y eut quelque chose de formidable qui tomba dans le groupe formé par les trois hommes : une masse, un corps énorme, qui les renversa de tout son poids et les projeta, les dispersa au fond de l'ombre. Avec d'affreux jurons, les bandits se relevèrent, se cherchèrent, s'agrippèrent.

Le premier debout fut Va-Nu-Pieds; mais saisi immédiatement à la gorge par Chéri-Bibi, il râlait bientôt sous les doigts de fer, tandis que de son autre main restée libre et armée de la pince-monseigneur, le héros du Bayard, le roi des bagnes, faisait un moulinet terrible, écartait momentanément le Rouquin, lequel essayait de le larder de coups de couteau. Le Rouquin, voyant qu'il ne parvenait pas à entamer de sa lame le terrible lutteur, recula et, du fond de l'ombre, arriva tête baissée, à tout risque sur Chéri-Bibi.

Les hommes, à nouveau, roulèrent.

Chéri-Bibi et le Rouquin s'entreprirent.

Pendant ce temps, la Ficelle en avait fini avec Boule-de-Gomme, ayant ouvert le ventre du financier avant que celui-ci ne se relevât. Il l'avait si proprement tailladé que le malheureux râlait en perdant ses entrailles. Ceci fait, le bon la Ficelle était allé achever Va-Nu-Pieds, déjà à moitié mort.

Et quand ce fut fini, il se releva, le couteau libre, pour porter secours à son maître.

Ainsi dans les duels héroïques de jadis, les seconds, après avoir proprement mis à mal la victime que le sort des armes ou le choix des combattants avait désignée à leurs coups, se retournaient sur les plus dangereux adversaires de leur client et l'accablaient par derrière. Mais malgré sa bonne volonté, ce jeune homme n'eut pas à intervenir dans le combat de géants que se livraient sur le carreau de la salle obscure Chéri-Bibi et le redoutable Rouquin. En vérité, la Ficelle n'eût pu dire, en contemplant avec un effroi bien compréhensible la masse informe constituée par ces deux corps qui roulaient comme s'ils n'en formaient qu'un, à qui appartenait ce bras dressé soudain en l'air, cette jambe qui ruait, ces épaules qui étouffaient. Du haut de la cheminée, la lueur pauvre de la lampe éclairait mal et fantastiquement ces derniers sursauts du combat.

La masse, en roulant, renversait tout sur son passage, chaises et tables, verres et

bouteilles : telle la toupie lancée sur le plan où elle a pour mission, après s'être heurtée aux parois du jeu, d'abattre les quilles.

La Ficelle, pour ne pas être atteint et peut-être brisé du coup par cette force tumultueuse et rebondissante qui sortait de l'ombre pour y retourner et en ressortir presque aussitôt, avait escaladé vivement quelques degrés de l'escalier, et, penché sur la rampe, encourageait à mi-voix Chéri-Bibi, en lui conseillant de ne point faire quartier à son méchant partenaire.

« Tue, Chéri-Bibi ! disait-il. Tue ! Tue ! Mais tue-le donc ! »

Il est probable que Chéri-Bibi ne demandait que cela, et que si la chose n'était point déjà faite, il n'y avait pas de sa faute.

Mais l'autre se défendait.

Soudain, du fond de la nuit où la bataille s'achevait, vint un soupir effrayant de douleur et de mort. Et puis plus rien !... Ce fut le silence. Qui avait poussé ce soupir-là ? La Ficelle qui tremblait d'anxiété, n'eût pu le dire, car au moment de mourir, presque toutes les voix, presque tous les râles se ressemblent. Qui était mort ? Qui attendait que l'autre fût bien mort pour le lâcher et s'en venir ou rassurer la Ficelle, ou le « buter » à son tour ?

En dépit du silence qui se prolongeait, nous devons rendre cette justice à la Ficelle qu'il douta peu de la victoire de son maître.

« C'est fini, Chéri-Bibi ? demanda-t-il.

– J'attends, répondit la voix du maître, pour savoir s'il ne « triche pas » ! »

Mais le Rouquin ne trichait pas. Chéri-Bibi avait eu la chance, dans ses ébats, de rencontrer sur le parquet, sous sa main, la pince-monseigneur qui lui avait échappé dans sa chute, et il avait réussi, avec un rare bonheur, à l'enfoncer dans la cervelle du Rouquin, par le chemin tout trouvé de l'œil !

Le pauvre Rouquin était bien mort !

Et Chéri-Bibi n'était même pas blessé, préservé qu'il avait été du couteau par la glorieuse cotte de mailles de son ancêtre, le maréchal du Touchais, qui l'avait portée à la bataille d'Arques, aux côtés de M. de Mayenne contre ce huguenot de Henri IV.

Ce délicat et solide chef-d'œuvre des armuriers d'autrefois avait séduit notre héros dès l'abord qu'il avait visité son château avant que d'y faire rentrer, avec tous les honneurs dus à

son rang, Madame Mère, sitôt le départ de la Belle Dieppoise. Il avait mis alors la cotte de maille dans sa poche, en ce disant : « Voilà qui peut toujours servir dans les combats à l'arme blanche ! »

L'événement lui donnait raison, mais, toutefois, il n'expliqua point le mystère de son invulnérabilité au bon la Ficelle, préférant le voir s'étonner de sa chance et ne voulant point perdre de son prestige aux yeux de « sa troupe ».



